



Idiolecte, ethos, point de vue: la représentation du discours de l'autre dans le discours d'ego

Alain Rabatel

► To cite this version:

Alain Rabatel. Idiolecte, ethos, point de vue: la représentation du discours de l'autre dans le discours d'ego. Les cahiers de praxématique, 2005, 44, pp.93-116. halshs-00437545

HAL Id: halshs-00437545

<https://shs.hal.science/halshs-00437545>

Submitted on 30 Nov 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Rabatel
Université Lumière Lyon 2
I.U.F.M. de Lyon, ICAR U.M.R. 5191 C.N.R.S.
at.rabatel@wanadoo.fr

Idiolecte et re-présentation du discours de l'autre dans le discours d'ego

L'idiolecte a été assez peu étudié par les linguistes, davantage par les créateurs et les critiques littéraires, à travers la notion de style¹ — à l'instar de ce qui s'est produit avec le discours indirect libre ou avec le monologue intérieur, ainsi que le rappelait Bergounioux 2001 et 2004 — ce qui a infléchi sa problématique. Tout le monde repère des singularités dans la *parole* des autres (ou dans la sienne, pour peu qu'on l'objective), base inépuisable de pastiches ou de parodies qui complexifient la question de la « signature » de ces « styles d'auteur », puisque le locuteur ne correspond pas à l'énonciateur censé les prendre en charge (Dereu 1999)².

Si, comme dit Marx, la preuve du pudding, c'est qu'on le mange, alors l'idiolecte mérite un nouvel examen, car les critiques structuralistes ou communicationnelles de l'idiolecte pointent sur la difficulté de donner consistance à la notion et en disent autant sur les limites de leurs approches respectives de la langue [1]. C'est pourquoi on proposera une approche énonciativo-interactionnelle de l'idiolecte comme re-présentation d'un idiolecte (celui qui fait

1. La similitude des problématiques n'est pas un hasard, puisque idiolecte et style sont confrontés à l'expression de la subjectivité et aux difficultés d'une linguistique de la parole, ou d'une linguistique descriptive, dont Rastier 1994 : 276 soulignait qu'elle « inquiétait » parce qu'une « linguistique différentielle, homologue de la psychologie différentielle, reste inconcevable pour les linguistiques universelles qui tiennent encore le devant de la scène académique ». Faute de place, nous ne traiterons pas ici du style (Détrie 2001, Neveu 2001), qui fait l'objet de deux publications conjointes (Rabatel 2006a, b).

2. Ce pourquoi la critique d'attribution (tout comme l'expertise picturale) préfère recourir aux données périphériques, notamment celles relatives à la biographie.

l'objet d'un traitement idiolectal) par un idiolectant — les deux rôles pouvant certes être assumés par une même instance, mais gagnant néanmoins à être distingués d'un point de vue fonctionnel et interprétatif. Dans le cadre d'une approche moniste, on dégagera quelques caractéristiques de ce qui fait idiolecte à partir de la re-présentation en *idem* (Ricœur 1990) de l'idiolecté, réduit à un certain nombre de traits linguistiques plus ou moins reconnaissables et de manières de voir encyclopédiques soumises au même processus de typicité que les traits linguistiques [2]. La dimension interactionnelle de l'idiolecte permet de rendre compte de ses re-présentations continues ou discontinues, verbo-analytiques ou objecto-analytiques, singularisantes ou classifiantes, selon l'image que l'idiolectant se fait de l'idiolecté, image elle-même profondément dépendante des motivations cognitives, symboliques et interactionnelles de l'idiolectant [3].

I. L'idiolecte écartelé entre langue et parole, communication et expression

L'idiolecte fait système, en sociolinguistique, avec les sociolectes et dialectes, mais son contenu intrinsèque, tout comme ses relations à ces derniers, restent problématiques. Ducrot et Todorov 1972 : 79 rappellent que du point de vue structuraliste, l'idiolecte a un caractère aporétique, car « il est absurde de parler de langage individuel ». Rapporté au code, l'idiolecte appartiendrait à l'extra-linguistique. C'est ce que semble indiquer le raidissement de la dernière définition de Gadet 2003, par rapport à celle de *La grammaire d'aujourd'hui* : l'idiolecte n'est plus défini comme « l'ensemble des particularités de l'usage linguistique d'un individu » (Arrivé, Gadet et Galliche 1986 : 317) mais comme « idéalisation de la façon de parler spécifique d'un locuteur » (Gadet 2003 : 125). Cette dernière définition paraît mettre un point final aux définitions qui donnent (ou tentent de donner) un contenu scientifique intrinsèque à la notion. Mais il n'en est rien, pour au moins deux raisons :

- i) La notion de variante libre, non significative d'un point de vue linguistique, présuppose une réduction du tout de la langue au code, lui-même réduit à un système d'oppositions binaires,

pertinentes sur les plans phonologique ou morphologique, mais plus problématiques sur les plans syntaxique et discursif. Cette conception alimente les approches dualistes de la langue, avec d'un côté le code, de l'autre les effets stylistiques des agents, « hors système », relevant de la rhétorique, de la psychologie, etc., mais pas de la linguistique. Ces analyses soulignent la difficulté à donner un contenu intrinsèquement linguistique à l'idiolecte... ainsi que l'impasse à en rendre compte à partir d'une conception réductrice de la langue, aux antipodes d'une approche polylectale (cf. *supra*, note 1, et Neveu 2004 : 154).

- ii) Que l'idiolecte corresponde à une idéalisation, n'empêche pas cette dernière d'exister et de faire sens. Pour qui et à quelles fins ? La définition de Gadet déporte la réflexion du côté des utilisateurs et des usages pragmatiques de l'idiolecte, invitant à reprendre la question par un bout interactionnel. En tout cas c'est cette lecture que nous préférons plutôt que celle qui considérerait l'idiolecte comme pur fantasme à l'abri des rationalisations linguistiques.

Néanmoins, plutôt que de partir de la notion d'idéalisation, il nous semble plus productif de s'appuyer sur celle, plus neutre, de re-présentation : la notion ménage toutes les pistes possibles, quant à la nature sémantique et fonctionnelle de la re-présentation, (in)fidèle, diabolisante/idéalisante, (in)complète, (in)cohérente par rapport au code, etc.

La notion de re-présentation permet également de répondre aux critiques communicationnelles déniaient toute pertinence à un idiolecte qui figerait idéalement les locuteurs dans des pratiques singulières indépendantes des contextes (Jakobson 1963 : 32-33). Certes, l'adaptabilité des locuteurs en fonction des situations, des genres, des interlocuteurs et des enjeux communicationnels est réelle, comme le confirment le changement de style de Bragelonne face à un Buckingham en colère, en (1), ou les variations de la parole dans la vie quotidienne, dans les exemples (2) et (3), empruntés à Gadet, où l'on voit le locuteur se disputer avec son compagnon (2) puis discuter au téléphone avec un professeur de cour par correspondance (3) :

- (1) — Monsieur de Bragelonne, dit-il, est-ce bien un gentilhomme qui parle ?
— Oui ; seulement ce gentilhomme parle à un fou. Guérissez, milord, et il vous tiendra un autre langage (Dumas, *Le vicomte de Bragelonne*, t. 1, 1991 : 533).
- (2) mais putain qu'est-ce tu me prends la tête là ← je te dis est-ce qu'i vient lui / quoi ← ben Jean quoi / c'(es)t une blague ← attends là / y a quelque chose de louche là / faut pas m'emmerder quand même / i vient ← oui ← non ← non je peux pas me déplacer / Fabrice il a pas fait ses devoirs / qu'est-ce tu me / mais je / arrête bon sinon / tu viendras ← dois-je te préparer la table ← et pis monsieur sera servi / on s'en fout de tout ça / de toute façon c'est à peu près tout ce que tu sais dire (Gadet *La variation sociale en français*, Ophrys 2003 : 98).
- (3) allo oui c'est Gisèle / à qui ai-je l'honneur ← ah bonjour monsieur X / je vous les ai envoyés / y a exactement un mois / lorsque j'ai reçu mon dossier d'adhésion l'inscription a donc été validée / du moins me semble-t-il / mais l'inscription de laquelle je / a bien été validée / non il est vrai que nous n'avons pas de portable mais tout de même je devrais être mise au courant / ne serait-ce que pour corriger le dossier dans le cas où interviendrait une erreur / tout à fait mais puis-je vous poser une question ← (*ibid.*).

Le roman offre souvent des exemples amusants de ce type d'ajustements de la parole en lien avec les variations diaphasique et diastématique. Ainsi, dans les deux exemples suivants empruntés à Camilleri, voit-on le même personnage, Pippo Genuardi, adopter un registre élevé pour présenter sa requête au préfet, puis un registre vulgaire, pour rapporter sa démarche précédente à l'un de ses compères de bamboche, Rosario La Ferlita :

- (4) Votre Illustrissime Excellence,
[...] Certain de ne pas mériter le silence et le dédain de Votre Excellence, le soussigné se prosterne pour la troisième fois devant Elle, implorant son Auguste Parole.
Assurant Votre Excellence de ma profonde reconnaissance et m'excusant vivement du trouble apporté à l'exercice de Ses Hautes Fonctions, je prie Votre Excellence de bien vouloir agréer l'expression sincère de mes sentiments dévoués (Camilleri *La concession du téléphone* Le livre de poche, 1999 : 19).

- (5) Dans la dernière [lettre au préfet] je lui ai presque léché le cul, à ce couilles molles de napolitain. J'ai juste besoin d'une information pour la concession d'une ligne téléphonique, je ne suis pas en train de lui demander la chatte de sa sœur (Camilleri *La concession du téléphone* Le livre de poche, 1999 : 21).

La variation affecte non seulement la morphologie, le lexique ou la syntaxe, mais aussi les réalisations phonétiques des locuteurs, ainsi que le montrent les variations phoniques des mêmes présentateurs de la radio d'Auckland, mesurées par Bell 1984, en fonction des chaînes et des publics (populaires ou de classes moyennes¹).

En définitive, malgré ces variations, dues aux contrastes de cadre participatif qui opposent un même locuteur à des interlocuteurs très différents, en (2)-(3) et en (4)-(5), perdurent un certain nombre de traits singularisants construisant une image de locuteurs entiers, exigeants, insistants, jouant voire « surjouant » dans l'expression de leur vie sociale comme dans celle de leur vie affective. Du fait de la présence de ces éléments idiolectaux, les variabilités précédentes, loin de renforcer la critique communicationnelle de l'idiolecte, invitent à articuler ce dernier avec les variations diastratique, diaphasique, à travers la variation inhérente (Ducrot et Schaeffer 1995 : 121-122), afin de voir en quoi, *malgré et dans* différents contextes, la parole singulière d'un individu est marquée par un certain nombre de traits significatifs irréductibles aux précédents. C'est ici que l'approche énonciativo-interactionnelle de l'idiolecte comme re-présentation des relations entre idiolecté et idiolectant peut ouvrir quelques perspectives.

2. Re-présentation(s) de l'idiolecte, idiolecté, idiolectant

La notion de re-présentation, à propos de perceptions représentées ou du discours représenté², correspond à une énonciation

1. D'où cet « axiome » selon lequel « La variation sur la dimension du style dans le discours d'un locuteur unique dérive de la variation sur la dimension sociale et y fait écho » (Bell 1984 : 151, cf. également Gadet 2003 : 110-111 pour une hypothèse plus complexe des relations entre variations diaphasique et diastratique)

2. Que nous préférons nommer ainsi plutôt que discours rapporté, pour renvoyer à la mise en scène dialogique de perceptions ou de paroles (Rabatel 1998 : 24).

autre — celle d'un *autre* locuteur ou une énonciation antérieure, postérieure, hypothétique du même locuteur, dans un espace-temps *autre* —, qui se trouve re-présentée dans un nouveau contexte. La re-présentation, en tant que composante de la *scénographie énonciative*, fait entendre les calculs pragmatiques du locuteur/énonciateur citant dans sa re-présentation des dires et/ou des pensées et/ou des perceptions d'autrui selon l'usage qu'il en a dans le *hic et nunc* de son énonciation (Rabatel 2003 : 74).

Nous faisons l'hypothèse que cette approche est pertinente pour l'idiolecte, en tant que re-présentation d'une parole singulière d'un idiolecté (faisant l'objet d'un traitement idiolectal) par un idiolectant (auteur de ce traitement). Cette hypothèse pose que l'idiolecte a une consistance particulière dans l'interaction, voire qu'il (n') existe (que)¹ dans l'interaction, la parole de l'autre (idiolecté) émergeant et prenant vraiment forme et sens dans le propre discours de celui qui la re-présente (idiolectant). Cette distinction fait sens indépendamment du fait qu'idiolecté et idiolectant soient deux locuteurs/sujets parlants distincts ou une seule instance soumise à une visée regardante différente, prise dans un contexte différent.

Les termes idiolecté et idiolectant ne sont pas sans rappeler le couple locuteurs citant/cité, ou encore, chez Bakhtine 1978 : 176 le couple consciences représentante/représentée². Le travail de re-présentation opéré par la conscience représentante rend compte du caractère construit, voire reconstruit, de l'idiolecte. La re-présentation de la voix d'autrui n'est ni complète ni fidèle, ce que Bakhtine confirme quelques pages plus loin en distinguant le DD de la re-présentation opérée par la conscience représentante lors de la stylisation :

1. C'est par prudence que nous mettons des parenthèses : notre approche n'est pas la seule possible. Mais nous espérons qu'elle est à même de donner des aperçus généraux sur la problématique.

2. Cette parenté est si forte qu'un des relecteurs, soucieux d'éviter l'inflation terminologique, suggère d'abandonner la dichotomie idiolecté/idiolectant au profit d'un des deux couples susmentionnés. D'accord sans réserve pour le souci, un peu moins pour la suggestion : car l'explication, de portée plus générale, estomperait la dimension interactionnelle au cœur du processus d'idiolectalisation. Nous maintenons nos propositions, d'autant plus que les similitudes morphologiques des trois dichotomies plaident en faveur d'un mécanisme langagier général qui s'incarne dans des pratiques langagières spécifiques. Au lecteur de dire si le pari est fondé.

- (6) Toute véritable stylisation est la représentation littéraire du style linguistique d'autrui, son reflet littéraire. Obligatoirement y sont représentées deux consciences linguistiques individualisées : celle qui représente (la conscience linguistique du stylisateur) et celle qui est à représenter, à styliser. La stylisation se distingue du style direct précisément par cette présence de la conscience linguistique (du stylisateur contemporain et de son auditoire), à la lumière de laquelle le style stylisé est recréé et sur le fond de laquelle il acquiert une signification et une importance nouvelles (*Ibid.* : 179).

Le pluriel qui affecte la notion de re-présentations, dans le sous-titre de cette section, signifie que la re-présentation vaut pour l'idiolectant comme pour l'idiolecté, toutes ces tensions alimentant elles aussi, contre toute attente, la fin du mythe de l'unicité (et de la majesté) du sujet parlant... qui semblait *a priori* avoir trouvé un refuge inexpugnable dans les forteresses jumelles de l'idiolecte et du style. En ce sens, parler de soi ou des autres en re-présentant la parole comme parole singulière ne signifie pas qu'on alimente la thèse d'une parole singulière en excès (idéalisation du style des grands auteurs) ou par défaut (réduction de la parole à des symptômes psychologiques ou sociologiques), c'est au contraire appréhender la singularité des sujets en situation, dans sa dimension interactionnelle, telle qu'elle s'exprime à travers des singularités langagières. L'idiolecte résulte ainsi de mécanismes d'hétéro-dialogisation ou d'auto-dialogisation¹ :

- ♦ par dialogisation interdiscursive (Bres 2001 : 84), à travers la re-présentation que les idiolectants se font de l'idiolecté, grâce à ses discours antérieurs, sa réputation ;
- ♦ par dialogisation interlocutive, par le biais de la re-présentation que l'idiolecté se fait de lui à travers les représentations que les idiolectants se font de lui ;
- ♦ par auto-dialogisation interdiscursive ou interlocutive, lorsque la dynamique idiolectale concerne le locuteur qui se met à parler en s'imitant, qui s'observe, sous le regard des

1. Verine 2005 : 191 distingue à l'intérieur du domaine de la dialogisation interdiscursive le dialogisme hétérophonique (avec un tiers), le dialogisme diaphonique (avec un *tu*) et le dialogisme auto-diaphonique (avec soi-même). Ces distinctions se retrouvent dans la dialogisation interlocutive.

autres (*in praesentia* ou *in absentia*), se dédoublant entre un idiolecte et un idiolectant.

Ces mécanismes sont plus ou moins récurrents, selon les individus (et leur pathologie), comme selon les contextes. Du fait de leur nature dialogique, ils construisent, en tant que re-présentation, des effets-idiolectes, *en lien avec la réception, celle-ci intervenant dès la production des messages*. De plus, la nature dialogique et interactionnelle de la re-présentation implique qu'elle n'est pas le reflet d'une réalité pré-établie, mais une construction intersubjective et interactionnelle qui aide à la lisibilité du réel en favorisant la construction des identités — personnelles ou collectives (Rosanvallon 1998), cf. *infra*, 3.2.1.

Quant aux formes que peut prendre cette re-présentation, elles relèvent d'une re-présentation continue ou discontinue (Philippe 2001 : 220), verbo-analytique ou objecto-analytique (Bakhtine/Volochinov 1977 : 179), typifiante ou classifiante, selon un certain nombre de données contextuelles ou génériques, ainsi que selon les enjeux pragmatiques liés à cette re-présentation pour l'idiolectant. Ce sont ces enjeux qui expliquent le fait que l'idiolectant réduise éventuellement la parole singulière des locuteurs à des traits certes caractéristiques, mais loin de correspondre à la totalité des usages du locuteur, dans un laps déterminé, *a fortiori* sur la longue durée¹.

Cela étant, l'idiolecte ne prend véritablement consistance que sur fond de découpage du matériau linguistique, ne prend sens que par la clôture, à même de rendre objectivables des réitérations significatives, dans le cadre d'une mise en scène énonciative. Il n'est donc pas étonnant que les textes littéraires aient notoirement alimenté la réflexion. Néanmoins, ces phénomènes de clôture et de coupure ne sont pas spécifiques aux textes littéraires, n'importe quel discours rapporté aux Halles (ou dans les centres commerciaux, soyons de notre temps...) opère de même. C'est pourquoi nous prendrons garde de ne pas privilégier ici des corpus littéraires, pour éviter d'abonder les approches discontinues de l'idiolecte, les empièlements fonctionnels de coupures des textes littéraires alimen-

1. Cette réduction ne concerne pas que l'idiolecte, car les variations sociolectales répertoriées sont, elles aussi, loin de correspondre à la totalité des usages, sans que cela ne conduise, remarquons-le, à nier l'existence de sociolectes, à la différence de ce qui se produit pour l'idiolecte.

tant *nolens volens* les approches réductrices, discontinues, dualistes, expressives du style, qui n'ont pas manqué de rejaillir sur la problématique de l'idiolecte.

3. Pour une approche énonciative et interactionnelle de l'idiolecte

3.1. Idiolecte, dialogisme entre *ipse* et *idem*

L'idiolecte relève du dialogisme non seulement par l'aptitude du locuteur à donner vie à des locuteurs seconds, mais encore par sa capacité à se mettre en scène comme *idem* (identité-mêmeté, caractère permanent dans le temps) ou comme *ipse* (le soi s'opposant ici à la perpétuation du même, et se révélant toujours profondément lui-même en dépit de ses adaptations aux circonstances). Cette distinction de Ricœur (1990 : 168-169, 195-198) est très productive sur le plan ontologique et présente un réel intérêt sur les plans énonciatif et interactionnel (Rabatel 2003)¹.

La problématique de Ricœur éclaire l'idiolecte, qui correspond souvent² à une re-présentation de l'idiolecté comme *idem*, comme si l'idiolectant était incapable de donner de l'idiolecté une autre image que la réitération compulsive du même, comme si l'idiolecté jouait — plus ou moins juste, plus ou moins faux. C'est ce que notent, pour s'en réjouir ou s'en désespérer, les formules indiquant une adéquation avec le modèle : « De Gaulle plus gaullien que jamais », « Delon caricature Delon », « Luchini joue Luchini », « c'est du Chirac tout craché », « la dernière raffarinade de Raffarin »... L'idiolecté est assimilé à un comédien, voire à un cabotin, prisonnier de son rôle et de sa langue de bois, jouant la même ren-

1. De plus, elle gagnerait à être croisée avec les travaux de la praxématique sur les phénomènes d'actualisation en *idem* et en *ipse*, mais tel n'est pas notre objet.

2. Cela n'implique pas qu'une re-présentation de l'idiolecte comme *ipse* soit impensable : mais les enjeux interactionnels nous semblent privilégier une représentation en *idem* plus en congruence avec la mauvaise foi (ou l'estime de soi, mais, en l'occurrence, c'est tout un) qui préside à notre commerce avec nos semblables et à notre tendance à l'égo-centrage : d'où, dans notre titre, l'allusion à un *ego* bien encombrant... En privilégiant la re-présentation en *idem*, nous n'ignorons pas que nous alimentons une conception (modérément) pessimiste du langage. Une approche en *ipse* de la re-présentation idiolectale reste théoriquement légitime.

gaine, le même refrain. Cette re-présentation n'est pas différente de celle qui est à l'œuvre dans le domaine littéraire, lorsque les auteurs choisissent de rendre compte de la parole de leurs personnages en sélectionnant un petit nombre de traits récurrents.

Ce qui est senti comme *jeu* n'est jamais indifférent, d'où les réactions exacerbées : « Voilà quelqu'un qui a le courage de la permanence dans l'impermanence générale », « Quelle rigidité, quand tout change autour de lui ! » De tels jugements peuvent provenir de l'idiolectant qui se met lui-même en re-présentation dans des boucles méta-réflexives : « Excusez-moi, vous allez dire que je dis toujours la même chose, mais c'est la situation qui ne change pas », « Je persiste et signe ». Alors que l'idiolecté est sensible pour son propre compte à l'ipséité¹, met en valeur ses efforts d'adaptabilité, l'idiolectant a tendance à tenir pour négligeables les variations, entraînant par contrecoup une stigmatisation de la permanence de la parole de l'idiolecté à travers l'accusation de mêmété. Bref, les violences et profits symboliques associés à la re-présentation idiolectale sont des données qu'il paraît difficile d'évacuer, dès lors qu'elles reposent sur l'activité langagière du locuteur en tant que tel, et pas seulement sur ce qui réfère au locuteur en tant qu'être du monde.

Néanmoins, même si l'on prend le soin de limiter l'idiolecte aux marques qui renvoient à la re-présentation linguistique des locuteurs en tant que tels, il n'en reste pas moins que cette re-présentation déborde le domaine linguistique, comme pour l'ethos : car il n'est pas facile de tracer une frontière nette entre ce qui relève du locuteur en tant que tel et du locuteur lambda. D'où la proximité de la problématique de l'idiolecte avec le pastiche, l'auto-pastiche, la parodie ou l'auto-parodie, qui sont davantage sensibles avec une représentation en *idem* qu'en *ipse*, à charge pour l'idiolectant de savoir jusqu'où ne pas aller trop loin, au risque d'être contre-productif.

1. Sauf cas particuliers où il se met de lui-même à distance pour jouer à faire du *soi-même*.

3.2. Pour une approche moniste et interactionnelle de l'idiolecte comme re-présentation

Dans le cadre d'une approche moniste de l'idiolecte (comme du style ou du langage¹), qui refuse de disjoindre pensée et langage (Rabatel 2006 a, b), l'idiolecte répond à des besoins réflexifs, cognitifs, qui forment l'horizon anthropologique de l'expressivité. Cette dernière, dans le contexte interactionnel, correspond moins aux démarches esthético-mimétiques « d'imitation de la pensée » (Ducrot et Todorov 1972) qu'à une construction processuelle et interactionnelle par laquelle pensée et langage « s'escomptent » mutuellement (Merleau-Ponty 1960 : 25).

3.2.1. Les motivations cognitives de l'idiolecte

Ce qui fait idiolecte a pour fonction rendre intelligible toute parole singulière en la stabilisant par le biais de la re-présentation, selon un usage singularisant ou typifiant de son langage, à travers des traits phonologiques segmentaux ou suprasegmentaux (prosodiques), des variations morphologiques, lexicales, syntaxiques, ou discursives.

Ainsi, dans *Les Thibault* (Tome 2, *L'été 14*, Folio), certains « tics » de langage relèvent de l'idiolecte re-présenté : il s'agit d'une sélection de traits mis en relief, qui ne sont pas à proprement parler des tics, mais qui colorent le discours de tel ou tel personnage : le révolutionnaire juif d'Asie mineure Skada est affublé d'un défaut de prononciation pour « cela », prononcé « zela » (235, 241), le nordeste Quilleuf répond systématiquement « chodement » à chaque question (« comment ça va ? ») (234, 240), le leader socialiste Meynestrel ponctue ses discours de « primo », « secundo » ou de « bien entendu » péremptoirs (218, 243, 244 ; 287, 288, 298, 300), le vieux médecin Philip marque son scepticisme par de fréquents « c'est une vue de l'esprit » (621, 628, 629). Ce type de re-présentation relève d'une approche discontinue de l'idiolecte, très fréquente en littérature, en raison du cumul des coupures fonctionnelles évoqué *supra*. Qui plus est, il se combine avec des traits singularisants (cf. les

1. Ce monisme de la langue et de la pensée se situe notamment dans la lignée des travaux de Merleau-Ponty (1960 : 26, 82, 124-125, 1964 : 18, 1969 : II-IV, 81) : cf. Rabatel 2006a, b.

façons de prononcer de Skada ou Quilleuf) ou typifiants (ainsi des façons de parler des chefs chez Meynestrel ou de celles des savants qui sont des « patrons », comme Philip).

Ces phénomènes et ces tensions sont loin de ne jouer que dans les contextes littéraires, comme le montre l'exemple (7). La fonction cognitive de l'idiolecte peut également passer par une représentation continue (se combinant elle aussi avec des traits singularisants ou typifiants), comme on va le mesurer à partir d'un texte qui a circulé sur internet, et qui se prête bien à l'observation des mécanismes cognitifs à l'œuvre dans la construction de l'idiolecte, tout en présentant l'avantage de ne pas se limiter aux contextes romanesques. Nous reproduisons le texte *in extenso*, y compris dans les parties que nous jugeons assez peu réussies, ce qui, d'un point de vue interactionnel, nous invitera à préciser ce que peuvent être les *conditions de félicité* de re-présentation de l'idiolecte.

- (7) La scène → Un poulet au bord d'une route. Il la traverse.
Question → Pourquoi le poulet a-t-il traversé la route ?

RENÉ DESCARTES.— Pour aller de l'autre côté.

PLATON.— Pour son bien. De l'autre côté est le Vrai.

ARISTOTE.— C'est dans la nature du poulet de traverser les routes.

KARL MARX.— C'était historiquement inévitable.

CAPTAIN JAMES T. COOK.— Pour aller là où aucun autre poulet n'était allé avant.

HIPPOCRATE.— À cause d'un excès de sécrétion de son pancréas.

ANDERSEN CONSULTING.— Deregulation of the chicken's side of the road was threatening its dominant market position. The chicken was faced with significant challenges to create and develop the competencies required for the newly competitive market. Andersen Consulting, in a partnering relationship with the client, helped the chicken by rethinking its physical distribution strategy and implementation processes. Using the new Poultry Integration Model (PIM), Andersen helped the chicken use its skills, methodologies, knowledge, capital and experiences to align the chicken's people, processes and technology in support of its overall strategy within a Program Management framework. Andersen Consulting opened a diverse cross-spectrum of road analysts and best chickens along with

Andersen consultants with deep skills in the transportation industry to engage in a two-day itinerary of meetings in order to leverage their personal knowledge capital, both tacit and explicit, and to enable them to synergize with each other in order to achieve the implicit goals of delivering and successfully architecting and implementing an enterprise-wide value framework across the continuum of poultry cross-median processes. The meeting was held in a park-like setting, enabling and creating an impactful environment which was strategically based, industry-focused, and built upon a consistent, clear, and unified market message and aligned with the chicken's mission, vision, and core values. This was conducive towards the creation of a total business integration solution. Andersen Consulting helped the chicken exchange to become more successful. Thanks for your attention.

MARTIN LUTHER KING.— J'ai la vision d'un monde où tous les poulets seraient libres de traverser la route sans avoir à justifier leur acte.

MOISE.— Et Dieu descendit du paradis et Il dit au poulet : « Tu dois traverser la route ». Et le poulet traversa la route et Dieu vit que cela était bon.

RICHARD M. NIXON.— Le poulet n'a pas traversé la route, je répète, le poulet n'a JAMAIS traversé la route.

NICOLAS MACHIAVEL.— L'élément important c'est que le poulet ait traversé la route. Qui se fiche de savoir pourquoi ? La fin en soi de traverser la route justifie tout motif, quel qu'il soit.

SIGMUND FREUD.— Le fait que vous vous préoccupiez du fait que le poulet a traversé la route révèle votre fort sentiment d'insécurité sexuelle latente.

BILL GATES.— Nous venons justement de mettre au point le nouveau #Poulet Office 2000#, qui ne se contentera pas seulement de traverser les routes, mais couvrera aussi des œufs, classera vos dossiers importants, etc.

OLIVER STONE.— La question n'est pas : « Pourquoi le poulet a-t-il traversé la route ? » mais plutôt : « Qui a traversé en même temps que le poulet, qui avons-nous oublié dans notre hâte et qui a pu vraiment observer cette traversée ? »

CHARLES DARWIN.— Les poulets, au travers de longues périodes, ont été naturellement sélectionnés de telle sorte qu'ils soient génétiquement enclins à traverser les routes.

ALBERT EINSTEIN.— Le fait que le poulet traverse la route ou que la route se déplace sous le poulet dépend de votre référentiel.

BOUDDHA.— Poser cette question renie votre propre nature de poulet.

TOMAS DE TORQUEMADA.— Tout poulet ayant traversé la route et qui reviendra en arrière sera considéré comme relaps et sera remis entre les mains de la Sainte Inquisition.

GALILEO GALILEI.— Et pourtant, il traverse...

ERNEST HEMINGWAY.— Pour mourir. Sous la pluie.

JOHN RAMBO.— Colonel ? J'en ai raté un !

LIONEL JOSPIN.— Le poulet n'a pas encore traversé la route, mais le Gouvernement y travaille.

MULDER.— Le poulet est contrôlé à distance par les extra-terrestres.

C. DE GAULLE.— Le poulet a peut être traversé la route, mais il n'a pas encore traversé l'autoroute !

JACQUES CHIRAC.— Parce que je n'ai pas encore dissous la route.

WIM DUSENBERG.— Bientôt, ce n'est plus un poulet qui traversera la route, mais 0, 02478935247732 EuroPoulets.

UN COMMERCIAL D'IBM.— Nous proposons de construire une infrastructure technique permettant aux poulets de traverser les routes. Un cluster de 5 serveurs massivement parallèles à tolérance de panne, reliés par un réseau FDDI, avec 10 To de disques RAID devrait suffire. Côté logiciel, il faudra approvisionner une centaine de licences DB2, Netview et Visual Age, car ces produits sont en totale adéquation aux besoins de traversée des routes, moyennant une prestation d'adaptation mineure de 25 années hommes (tarif : 8 000 F HT/jour).

BILL CLINTON.— JE JURE sur la Constitution qu'il ne s'est rien passé entre ce poulet et moi.

DAVID HIRSCHMANN.— Parce qu'aucun effort ne fut fait de son côté pour lui proposer un autre rendez-vous.

NELSON MONTFORT.— J'ai à côôté de moi l'extraordinaire poulet qui a réussi le foormidable exploit de traverser cette suuuuuperbe route : "Why did you cross the road ?" "Cot ! cot !" "Eh bien il dit qu'il est extrèèèèment fier d'avoir réussi ce challenge, ce défi, cet exploit. C'était une traversée très dure, mais il s'est accroché, et... ..."

J. C. VANDAMME.— Le poulet... Il est libre le chicken. Les routes, quand il veut il les traverse. Il est AWARE.

Il y a fort à parier que si l'on demandait aux récepteurs d'apprécier la réussite de ces discours imaginaires idiolectaux, ils ne

seraient pas d'accord, d'abord parce que le jugement ne peut fonctionner que pour les re-présentations idiolectales dont on connaît les auteurs et leur façon de parler. Personnellement, Oliver Stone et David Hirschmann ne me disent rien (*horresco referens*), pour d'autres, le cotexte est suffisant pour que je me fasse une représentation de la *classe d'individus* à laquelle il est fait référence (ainsi, Nelson Montfort, en qui je vois un reporter sportif). Mais l'argument est faible, car je ne connais pas davantage le représentant anonyme d'Ansersen Consulting ni le commercial d'I.B.M., et cependant l'idée que je me fais de ces officines me suffit pour trouver bienvenus leurs idiolectes. Par conséquent la réalité idiolectale ne passe pas par la connaissance effective des sujets parlants et de leurs discours, elle repose avant tout sur des connaissances (plus ou moins stéréotypées) préalables reconnues dans les façons de parler des locuteurs en tant que tels¹. L'ensemble des faits connus et reconnus est varié, portant sur :

- ♦ le discours lui-même, par exemple l'emploi de termes, de structures syntaxiques, de figures ou d'enchaînements discursifs, dont la réitération est jugée caractéristique du locuteur : dénégations arrogantes de Nixon lors du Watergate ; serments de Clinton lors de l'affaire Monica Levinsky ; violences verbales sans remords de Rambo ; parler vrai et prudences appliquées de Jospin ; parler euro-technocratique de Duisenberg ; sabir et tics de langage de Vandamme ; art de retourner les questions de Bouddha ; aphorismes désenchantés d'Hemingway ; discours fleuves des commerciaux, avec leurs aspects techniques (IBM) ou leur complexité (Andersen consulting) ; enthousiasmes épiques et les interviews en langue étrangère avec leur traduction approximative des reportages sportifs en direct (Nelson Montfort) ;
- ♦ le choix d'une langue particulière : si le français est globalement non marqué dans ce texte, en revanche, le choix de l'anglais, pour Andersen consulting, fait sens en renvoyant à la

1. Cette dialectique de la connaissance et de la reconnaissance explique que la construction idiolectale fonctionne on ne peut mieux avec des hommes célèbres. Notons que, si l'on en croit ce corpus, les femmes ne seraient ni célèbres ni sujettes à la re-présentation idiolectale...

langue associée au modèle dominant du milieu financier et de la mondialisation capitaliste ;

- ♦ des formules historiques célèbres (De Gaulle, Galilée, Luther King, Moïse), voire des expressions, telles « relaps » « Sainte Inquisition » pour Torquemada ;
- ♦ des traits de doctrine fortement doxiques : Descartes et le bon sens, Platon et les essences, Aristote et les catégories, Marx et le matérialisme historique, Hippocrate et sa théorie des humeurs, Machiavel et la théorie de la fin qui justifie les moyens, Darwin et la sélection naturelle, Freud et la libido ainsi que la Verneinung, Einstein et la relativité ;
- ♦ des actions ponctuelles aventureuses célèbres (Chirac) ou des comportements emblématiques (le capitaine Cook et l'esprit d'aventure) ;
- ♦ l'environnement des individus (Mulder).

De tels traits peuvent se cumuler. Ils n'ont pas tous le même poids. Les données linguistiques sont capitales, construisant l'ethos singulier des idiolectés, et assurant la relation « singulière » entre une parole qui déborde le poids des mots, pour renvoyer au choc des idées (voire d'un système de pensée) et des actions (voire des événements historiques). On ajoutera que dans certains cas (Andersen, I.B.M., Duisenberg), les données idiolectales émergent sur le substrat sociolectal et indiquent que la re-présentation idiolectale de l'individu réduit ce dernier à sa fonction sociale, tandis que dans d'autres cas (Montfort, Rambo), l'effet-idiolecte vise moins un locuteur particulier qu'un style approprié à un rôle et à un genre. Ces proximités sont bien évidemment accrues par la visée parodique du texte. L'exemple (7) a le mérite de souligner l'existence de liens entre idiolecte, sociolecte et dimension générique des discours et d'illustrer la dimension sociale et interactionnelle qui pèse sur les normes sociales de production et de réception des discours¹.

Néanmoins, la dimension parodique de l'exemple ne doit pas réduire le processus idiolectant à la seule reproduction de traits (stéréo)typiques : cette dimension existe, on l'a dit, mais elle ne rend

1. Évidemment, ces relations sont à creuser. C'est sans aucun doute un des grands mérites de ce numéro des *Cahiers de praxématique* que d'inviter à remettre en chantier une notion qui a trop peu retenu l'attention des linguistes.

pas compte de tous les exemples, notamment de celui de Jospin, où l'accumulation de traits fait sens en tant qu'indices au sens peircien du terme, ou en tant que traits énonciatifs métonymiques qui, par contiguïté, renvoient à la totalité singulière de la personne, et cela, indépendamment de toute dimension stéréotypique¹. Car le sérieux du gouvernement au travail correspond moins à un trait typique attendu de tout chef de gouvernement qu'il ne met en scène un homme manifestant le sérieux d'une équipe, ainsi que son honnêteté personnelle, reconnaissant l'existence des problèmes, et faisant preuve de la volonté de les régler. Villepin eût-il été interrogé, il aurait sans doute dit que le poulet « commençait à traverser la route » et que « son » gouvernement avait la « volonté » d'accélérer le processus...

Les traits mentionnés plus haut ne font idiolecte que parce qu'ils réfèrent à une connaissance préalable ; c'est d'ailleurs par rapport à elle qu'on peut être tenté de juger telle ou telle formule peu pertinente, du point de vue de ses conditions de félicité. Ainsi, on jugera éventuellement réductrice l'allusion à la caverne pour Platon ou au déterminisme du matérialisme historique pour Marx, forcée l'allusion au sexe chez Freud (mais d'aucuns pourraient rétorquer que justement...). Il en va de même pour les traits stéréotypés du discours qui, en trop grand nombre, risquent de manquer leur cible en relevant davantage de la langue de bois que de la re-présentation d'une parole singulière. Quoi qu'il en soit, c'est par rapport à un *ensemble de traits qui renvoient à la totalité des personnes* que la re-présentation idiolectale fait sens, avec des aller et retour incessants entre traits idiolectaux linguistiques et caractéristiques idiosyncrasiques : sur ce point, il serait souhaitable de poursuivre l'investigation en intégrant tout ce qui concerne le grain de la voix, les postures, la gestique². Mais il reste que même dans ce cas, ce qui intéresse le linguiste, c'est la manière dont se construit une identité et une singularité *langagières*.

1. On pourrait en dire autant de Nixon, Galilée, Vandamme...

2. L'analyse des liens entre traits idiolectaux et idiosyncrasiques est complexe, tant des données *a priori* fortement idiosyncrasiques peuvent être traitées d'un point de vue social : ainsi les gestes renvoient à un individu (Calbris 2003) ou à un *gestus* social (Brecht, Bourdieu). Cf. également *infra*, 3.2.2.

Ces différentes manifestations de singularités langagières, comme on le voit en (7), s'appuient solidairement sur l'énonciation et sur la référenciation et invitent à ne pas réduire la première à son appareil formel (Rabatel 2005), ni la seconde à l'identification des référents, puisqu'en son fond, elle correspond à l'expression d'un point de vue de l'énonciateur sur ce référent, à travers son *mode de donation* (Kleiber 2005 : 280, note 2). L'intrication des données référentielles et linguistiques devrait éviter le forçage de leurs différences, sauf à réduire l'énonciation (à son appareil formel) et la référenciation (à l'identification des référents) (Philippe 2005 : 147-148).

3.2.2. *Les motivations symboliques de l'idiolecte*

Celles-ci ouvrent sur l'importance de la dimension symbolique qui opère à différents niveaux linguistiques. C'est ainsi que Léon 1973 analyse l'adoption d'un « accent parisien faubourien » par des locuteurs d'un village de Touraine¹, des hommes jeunes, de milieu ouvrier et d'attitude revendicatrice, ces traits étant accentués au bistrot et atténués dans les échanges familiaux. Léon interprète ces traits à travers l'hypothèse d'une « base pulsionnelle de la phonation », qui traduirait l'effort pour faire masculin, le rejet de l'autre, la métaphore de la gouaille et de l'exagération. Gadet 2003 : 82, qui rapporte cette enquête, souligne qu'elle offre des pistes pour les modalités de diffusion des innovations, mais aussi pour comprendre la part du symbolique dans l'émergence et la diffusion des sociolectes (même si, par ailleurs, le risque d'alimenter les stéréotypes n'est pas absent). L'hypothèse peut être étendue aux idiolectes, et explique pour partie que l'idiolecte ne se réduit pas au fantasme d'un sujet pleinement maître de sa parole, tant les re-présentations idiolectales sont des projections symboliques.

La relation entre idiolecte et dimension symbolique de sa représentation apparaît autour de l'évocation d'un absent à travers un mot, une tournure, renvoyant à des expériences communes que le locuteur partageait avec ce dernier, comme dans le travail du deuil, lorsque le locuteur trouve enfin la force d'« évoquer² », avec

1. Affaiblissement des consonnes intervocaliques, postériorisation de l'articulation, pharyngalisation du *r*, accentuation de la pénultième avec montée mélodique et durée.

2. Nous mettons entre guillemets pour bien marquer la valeur de mention.

le sourire de la nostalgie, la voix/figure du défunt. Insistons sur les contours du verbe évoquer (étymologiquement, « faire venir à soi ») : ce mot peut signifier, selon le *Grand Larousse de la langue française* : 1800, i) faire apparaître par des opérations magiques, des prières, ii) rendre présent à la mémoire, iii) faire mention à, faire allusion, iv) faire songer à, éveiller l'idée ou l'image de). Dans l'usage idiolectal, le sens iii) est exclu ; le sens iv) est possible, mais reste très abstrait ; en revanche, le sens ii) exprime davantage ce que nous entendons par l'usage idiolectal dans sa dimension mémorielle, voire dans sa dimension affective, qui est au cœur du sens i). Cet usage idiolectal s'apparente à une « représentation de mot », au sens freudien du terme : la représentation ne s'y limite pas au mouvement volontaire de représentation subjective de l'objet, mais correspond plutôt à ce qui, « de l'objet, vient s'inscrire dans les 'systèmes mnésiques' » (Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, 7^e édition, 1981 : 415). À la différence de la représentation de chose, caractéristique du système inconscient, la représentation de mot renvoie à des séries associatives, certes liées à l'objet, mais surtout reliées avec d'autres associations, tout comme le signifiant est relié à son signifié ainsi qu'à d'autres signifiants. Ces hypothèses, en congruence avec les notions de sèmes afférents et d'évocation par contiguïté¹, soulignent l'arrière-plan symbolique et psychique de la re-présentation idiolectale, invitant à ne pas réduire cette dernière à des dimensions réifiantes (à l'instar des re-présentations stéréotypées des idiolectes dans les parodies) et donc à penser les tensions qui alimentent ces éventuels processus de figement.



Au terme de cette réflexion, on ne peut éviter la question du statut de l'idiolecte, de sa pertinence linguistique par rapport à la notion

1. Cette hypothèse rend compte du pouvoir symbolique attaché à la notion d'évocation par contiguïté : " Si *nuit* est, disons, racinien – c'est-à-dire, pour certains, évoque (plutôt) Racine –, ce n'est pas parce qu'il posséderait littéralement cette propriété comme [lô] possède celle d'être bref [exemplification, au sens goodmanien], ni qu'il la possède métaphoriquement comme *nuit* possède celle d'être clair : il la possède métonymiquement par association privilégiée (supposons-le) avec l'œuvre de Racine " (Genette 1991 : 120) ; cf. également la notion de sème afférent chez Rastier.

affine de style. L'idiolecte, comme le style, rend compte de la subjectivité des individus à travers leurs identités langagières. En dépit des propositions de Rastier 1994 et 2001, on mesure la difficulté de fonder en langue la notion trop floue de style grâce à celle d'idiolecte (Détrie et Neveu, *ici-même*). Dès lors, en quel sens l'idiolecte peut-il s'avérer productif? Le style est traversé de tensions entre un pôle singularisant (« un » style, comme ensemble de traits génériques, ou « le » style, comme forme singulière) et un pôle universalisant (« du » style), sans qu'il y ait une contradiction entre le singulier pluralisable (« un style ») et le singulier massif (« du style »), puisque les deux acceptions s'articulent dans l'exercice du langage (Jaubert 2005 : 39-40). La notion de style est précisément utile pour penser ces tensions (Rabatel 2006 a, b), alors que l'idiolecte est incapable d'en rendre compte : on ne parle pas d'idiolecte romantique ou d'idiolecte sublime, on change plus facilement de style que d'idiolecte... En revanche, l'idiolecte aide à penser les processus de tension singularisante configurés par la dimension sociale du matériau langagier et par le jeu interactionnel, afin de rendre compte de la co-construction interactionnelle des identités et des singularités langagières.

Mais, ainsi reparamétré, il faut convenir que l'idiolecte est mal nommé, parce que ce n'est pas un « lecte » comme les autres. La dimension pragmatique de l'idiolecte explique la variabilité des motivations de la re-présentation, ainsi que la variabilité de ses formes (fidèle ou fausse, complète ou pointilliste, de bonne ou de mauvaise foi). Elle explique aussi le fait que n'importe quel élément linguistique soumis à variation puisse faire l'objet d'un traitement idiolectal (cf. le tableau sur le matériau variationnel en français chez Gadet 2003 : 44). Autrement dit, l'idiolecte ne fait sens que dans l'interaction : on choisit toujours de re-présenter l'autre, ou de se re-présenter en fonction de ses propres intérêts et de la nature de la relation que l'on noue avec autrui¹. C'est pourquoi il est somme toute assez courant d'enfermer l'autre dans une re-présentation qui n'est certes pas tout à fait fausse, mais qui devient forcée d'être réitérée à tout propos, voire hors de propos, comme si l'autre (ou l'autre en nous) était toujours tel que nous le disons, tel que nous

1. Ainsi que nous avons tenté de le montrer à propos de la re-présentation des voix populaires chez Annie Ernaux (Rabatel 2006d).

le voyons ou voulons que les autres le voient. Il y a toujours de la violence dans cette re-présentation, tant du point de vue de l'idiolecté, qui risque de ne pas se reconnaître (ou d'y perdre son crédit s'il donne de lui-même une image trop calculée), que pour les destinataires réels ou secondaires de cette re-présentation qui, s'ils ne partagent pas l'image de l'autre qui leur est proposée, voient en elle une atteinte à la vérité ou à leur désir...

Le plaisir de l'idiolecte est dans cette mauvaise foi (tempérée) et partagée, dans le regard des autres sans lequel nous ne saurions faire émerger notre singularité, dans des re-présentations qui sont autant de phases de stabilisation écartelées entre *ipse* et *idem*. L'idiolecte offre ainsi une nouvelle illustration de cette conception philosophique du langage selon laquelle la compréhension est un cas particulier du malentendu. C'est pourquoi, en dépit des allégations des théoriciens qui dénie son existence, ne cessons-nous de le réinventer quotidiennement...

Références bibliographiques

- Arrivé M., Gadet F. et Galmiche M.
1986, *La Grammaire d'aujourd'hui*. Paris : Flammarion.
- Bergounioux G. (éd.) 2001, *La parole intérieure. Langue française* 132.
- Bergounioux G. 2004, *Le moyen de parler*. Lagrasse : Verdier.
- Bakhtine M., Volochinov V. N.
1977 [1929], *Le marxisme et la philosophie du Langage*. Paris : Éditions de minuit.
- Bakhtine M. 1978 [1975], *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Galimard.
- Bell A. 1984, « Language Style as Audience Design », *Language and Society* 13, 145-204.
- Bres J. 2001, Article « Dialogisme », in Détrie, C. Siblot P. et Verine B. (éds.) *Termes et concepts pour l'analyse du discours*. Paris : Champion.
- Calbris G. 2003, *L'expression gestuelle de la pensée d'un homme politique*. Paris : C.N.R.S. Éditions.
- Dereu M. (éd.) 1999, *Vous avez dit « style d'auteur » ?* Nancy : Presses universitaires de Nancy.

- Détrie C. 2001, « 'Que voulez-vous dire avec votre style?' ou le dialogue inachevable comme style », in Neveu, F. (éd.) *Styles. Langue, histoire, littérature*. Paris : SEDES, 145-163.
- Ducrot O. et Todorov T. 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- Ducrot O. et Schaeffer J.-M. 1995, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- Gadet F. 2003, *La variation sociale en français*. Paris : Ophrys.
- Genette G. 1991, *Fiction et diction*. Paris : Seuil.
- Jakobson R. 1963, *Essais de linguistique générale*. Paris : Éditions de Minuit.
- Jaubert A. 2005, « Des styles au style. Genre littéraire et création de valeur », in Gouvard, J.-M. (éd.), *De la langue au style*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 37-50.
- Kleiber G. 2005, « Démonstratifs et pratique des textes littéraires », in Gouvard, J.-M. (éd.) *De la langue au style*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 279-297.
- Laplanche J. et Pontalis J.-B. 1981, *Vocabulaire de la psychanalyse*, 7^e édition. Paris : Presses Universitaires de France.
- Léon P. 1973, « Réflexions idiomatologiques sur l'accent en tant que métaphore sociolinguistique », *French Review*, vol. XLVI, 4, 783-789.
- Merleau-Ponty M. 1960, *Signes*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty M. 1964, *L'œil et l'esprit*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty M. 1969, *La prose du monde*. Paris : Gallimard.
- Neveu F. 2001, « Singularités linguistiques du discours — l'idiolecte : fiction ou réalité? », in Neveu, F. (éd.) *Styles. Langue, histoire, littérature*. Paris : SEDES, 7-17.
- Neveu F. 2004, *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris : A. Colin.
- Philippe G. 2001, Article « Idiolecte », in Jarrety (Dir.) *Lexique des termes littéraires*. Paris : Le Livre de Poche.

- Philippe G. 2005, « Le style est-il une catégorie énonciative ? », in Gouvard, J.-M. (éd.) *De la langue au style*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 145-156.
- Rabatel A. 1998, *La construction textuelle du point de vue*. Lausanne, Paris : Delachaux et Niestlé.
- Rabatel A. 2003, « Les verbes de perception en contexte d'effacement énonciatif : du point de vue *représenté* aux discours *représentés* », *Travaux de linguistique*, 46-1, 49-88.
- Rabatel A. 2005, « La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue », *Marges linguistiques*, 9, p. 115-136. www.marges-linguistiques.com
- Rabatel A. 2006a, « La lecture comme activité de construction intersubjective du soi à travers l'approche interactionnelle du style », *Lidil* 33 (sous presse).
- Rabatel A. 2006b, « Pour une approche moniste du style et de la notion de "moyens d'expression" », in Bertrand, O., Charolles, M., François, J., Prévost, S., Schnedecker C. (éds.) *Mélanges Combettes*. Berne : Peter Lang (à paraître).
- Rabatel A. 2006c, « La dialogisation au cœur du couple polyphonie/dialogisme chez Bakhtine », *Revue romane* 41-2, 52-78.
- Rabatel A. 2006d, « La re-présentation des voix populaires dans le discours auctorial chez A. Ernaux : surénonciation et antihumanisme théorique », *Recherches textuelles* 6, *Effets de voix populaires dans les fictions romanesques et théâtrales*, A. Petitjean, J.-M. Privat, (éds.), Celdt, université Paul Verlaine, Metz., Université de Metz (à paraître).
- Rastier F. 1994, « Le problème du style pour la sémantique du texte », in Molinié, G. et Cahné, P. (éds.) *Qu'est-ce que le style ?* Paris : Presses Universitaires de France, 263-282.
- Rastier F. 2001, *Arts et sciences du texte*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Ricœur P. 1990, *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.

- Rosanvallon P. 1998, *Le Peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*. Paris : Gallimard.
- Verine B. 2005, « Dialogisme interdiscursif et interlocutif du discours rapporté : jeux sur les frontières à l'oral », in Bres, J., Haillet, P.-P., Mellet, S., Nølke, H., et Rosier, L. (éds.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*. Bruxelles : DeBoeck-Duculot, 187-200.